

Sabine Adler

**HUMUS OU LA
POESIE DU
SCHMATTES**

Sommaire

Partie I

Partie II

Partie I

Lorsqu'on a deux ou trois personnes, que dis-je, lorsqu'on a une seule personne avec laquelle on peut se montrer faible, misérable, rabougri qui, pour autant ne vous fera pas souffrir, alors on est riche. L'indulgence, on ne peut l'exiger que de celui ou celle qui vous aime, mais jamais d'autres gens et surtout jamais de soi-même.

Milena Jesenka

Il m'a semblé très vite que tout cela n'était qu'une imposture , un bout de texte cousu de fil blanc qui s'apparentait à ce que mon père, comme tous les juifs du Sentier, appelait un « schmattes », un bout de chiffon . Mais c'est avec les bouts de chiffon que l'on confectionne les patchworks, qu'on recycle et redonne vie au vêtement défraîchi. La trame de ce récit mêle nécessairement le vécu à l'imaginaire, la réalité au songe, mais ne saurait trahir l'expérience de la souffrance.

Car c'est bien le vécu qui m'habite, celui des humbles, des modestes, ces laboureurs qui retournent la terre dans le silence et s'étonnent de la clarté soudaine dans laquelle on veut les exposer. C'est aussi le vécu des humiliés, ceux qu'on a voulu écraser, mettre six pieds sous terre, ceux sur qui on a essuyé une main crottée comme marque d'un pouvoir usurpé, marque évidente et navrante d'inhumanité, ceux dont la silhouette s'est perdue dans les forêts de bouleaux .Et puis, il y a l'imagination, cette imagination paradoxalement étriquée et sans limites. J'étais enfant, de cet âge où on ose encore poser les questions avec ingénuité sans en mesurer l'onde de choc possible. De mon père à qui je demandais ce qu'on avait fait à ses parents et à sa sœur, je reçus cette réponse aussi directe que sans appel : « Ton imagination est trop petite pour concevoir ce qu'on leur a fait. » J'étais restée, bien sûr, sans voix, comprenant que j'avais touché là les frontières de possibles explications, comprenant aussi que l'indicible était synonyme d'insupportable : ne pas pouvoir nommer, c'est être condamné à garder une part d'éternelle souffrance. René Char, le lombric poétique, en ces temps de résistance où, pour vivre, il fallait tuer, livra cet aphorisme dans *Les feuillets d'Hypnos* : « L'homme est capable de faire ce qu'il

est incapable d'imaginer ». C'était bien cela, une vérité lumineuse éclairant tragiquement la part abstruse de notre être. Evidemment, depuis ce jour, mon imagination n'a cessé d'imaginer.

*

Il est des mots qui nous intriguent, et le premier qui retint mon attention fut le verbe « humer ». J'étais toujours à cet âge où on pose en toute innocence les questions les plus graves, et lisais la série des « Heidi », que ma mère m'avait rapportée des magasins Gibert Jeune, commerce équitable de l'époque pour les affamés de lecture. Avant les bombardements qui rasèrent Berlin, ma mère avait connu des moments heureux dans la campagne est - allemande, suivant une scolarité et une vie familiale quelque peu chaotiques. Elle gardait un souvenir sensible de l'histoire de cette petite fille des alpages, et j'eus moi-même une lecture émue en découvrant *les chevrettes qui humaient l'herbe tendre*. Je pense sincèrement que ce verbe « humer » fut mon sésame littéraire : avec lui, c'était la perspective de nouveaux mondes qui se révéleraient à moi, sans que j'en saisisse nécessairement les contours ou le sens ; mais ces mondes étaient à ma portée et je pourrais m'y arrimer. L'institutrice me gratifia d'une note plus qu'honorable pour ce qui fut ma première composition et qui devait ressembler à ce qu'on appelle communément une fiche de lecture : racontez un livre qui vous a plu. L'histoire des biquettes fouinant une herbe plus verte que verte me permit de clore honorablement une année médiocre, dans le sens premier du terme, c'est-à-dire moyenne. J'étais confortée dans mon goût pour les livres et passai dans la classe supérieure, où j'allais découvrir les termes dérivés de l'humus : l'humilité et l'humiliation.

*

Mes deux branches parentales étaient d'origine plus que modeste, et l'un des frères de mon père aimait à répéter : « On était plus pauvre que pauvre », et lorsqu'il décrivait ce que furent leurs conditions de vie durant et après la guerre, il agrémentait volontiers ses explications d'un « Même à ton chien, tu ne l'aurais pas donné à manger ! ». Il parlait bien sûr des cantines de fortune que lui et ses frères, orphelins, furent contraints de fréquenter, dans cette période où les Trente Glorieuses n'étaient que l'embryon d'une réalité prometteuse mais en chantier. Comme beaucoup, je ne peux imaginer ce qu'est la douleur d'avoir faim. Demi-pensionnaire dès la maternelle, j'entendais pourtant les rengaines admonestées par les surveillantes, comme elles l'étaient par mes parents. La guerre et ses privations planaient comme un mauvais nuage sur nos repas. Ma mère me raconta comment, dans la capitale en ruines, elle partait glaner des patates pourries parmi les gravats des maisons bombardées. Le film d'Helma Sanders- Brahms, *Les années de plomb*, et, plus tard, le *Journal anonyme d'une Berlinoise*, s'ajoutèrent aux souvenirs de son enfance massacrée. Chaque alerte annonçant l'imminence d'une bombe qui allait s'écraser, puis le bruit de cette même bombe déclenchaient inexorablement la peur, qui prenait la forme et l'odeur d'un mince filet jaune coulant le long de ses jambes fluettes. Le premier jour de l'été 45, un escadron soviétique fit irruption dans la cave où elle et sa famille se cachaient. Ma mère, sans qu'elle en comprît la raison, reçut une baffe magistrale d'une femme militaire. Celle-ci se vengeait-elle d'un enfant perdu durant la bataille de Stalingrad ? Qu'importe ! La bestialité s'était véritablement incarnée dans cette femme capable de faire ce que sa propre imagination n'avait jamais sans doute conçu. Ce jour-là, ma mère aurait dû fêter ses dix ans.